

Sous la direction de Martine Fournier

MASCULIN-FÉMININ PLURIEL



Éditions
SCIENCES
HUMAINES

MASCULIN-FÉMININ PLURIEL

Sous la direction de
Martine Fournier

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Crédit photo couverture :

Idol in the form of a violin, Parian marble statue from the island of Antiparos, Greece. Cycladic civilization, 3500-1050 BC. / De Agostini Picture Library / G. Dagli Orti / Bridgeman Images.

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil

Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2014**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89 004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361062262

INTRODUCTION

À l'origine, les êtres humains ressemblaient à des sortes de sphères : certains étaient des hommes doubles, d'autres des femmes doubles, et les troisièmes des androgynes, dotés des attributs des deux sexes. Chacun était comblé et le bonheur régnait sur terre... jusqu'à ce que ces individus, imbus de leur plénitude et de leur toute-puissance, prétendent vouloir côtoyer les dieux de l'Olympe. La colère de Zeus ne se fit pas attendre qui décida de les punir de cette prétention en chargeant Apollon de les couper en deux !

Attribué à Aristophane, ce mythe suggère la nostalgie d'un âge d'or où se côtoyaient, en toute sérénité, des hommes homosexuels, des femmes homosexuelles et des hétérosexuels. Il est raconté dans *Le Banquet*, où Platon met en scène un repas entre amis, qui se sont réunis pour fêter le succès d'Agathon à un concours de tragédie. En fait, il s'agit plutôt d'une beuverie collective entre jeunes et vieux dépravés de l'aristocratie athénienne qui décident, largement avinés, de parler d'amour. Mais n'entend-il pas déjà souligner l'épineuse question de la différence des sexes, de la nostalgie d'une identité perdue, de la difficulté des deux sexes à vivre ensemble ?

Au XXI^e siècle, ces questions fondatrices restent toujours d'actualité, même si elles ont pris une tout autre ampleur. Certes les récits mythologiques – puis les croyances religieuses – ont été largement balayés. L'homosexualité, par exemple, a été valorisée par les Grecs avant de devenir un tabou absolu dans le monde judéo-chrétien qui enjoignait aux humains de croître et de se multiplier. Elle est aujourd'hui acceptée comme une identité sexuelle parmi d'autres.

C'est dans la seconde partie du xx^e siècle que tout a changé. Les sociétés occidentales de l'ère postmoderne prônent des valeurs égalitaires et démocratiques et invitent à respecter les choix identitaires de chacun. Une formidable révolution sexuelle a eu lieu dans les années 1960-1970, légitimant le choix des orientations sexuelles, tout en engendrant des changements radicaux dans les rapports entre les sexes.

Tandis que les hiérarchies anciennes et le patriarcat agonisent sur l'autel de la postmodernité, se pose aussi la question des rôles et des statuts de chaque sexe dans la sphère publique et privée. Portées au départ par le puissant mouvement féministe des années 1970, toutes ces interrogations génèrent des réflexions, des opinions, des prises de position qui s'expriment dans les médias et dans une abondante littérature. Elles ont également pour effet de stimuler les recherches dans l'ensemble des sciences sociales.

Le genre, paradigme hégémonique

L'expression « études de genre » a fait son entrée à grand bruit sur la scène publique et politique durant l'année 2014, suscitant des affrontements entre pro et antigendre... Voici une quinzaine d'années pourtant, personne en France, à part quelques initiés, ne savait ce qu'elles recouvraient. Nées aux États-Unis dans les années 1970, les *gender studies* constituent aujourd'hui un immense champ de recherches internationales. Apparue timidement dans les programmes des universités françaises dans les années 1990, le genre est aujourd'hui omniprésent dans les programmes des départements d'histoire, de sociologie, d'anthropologie, de philosophie, en économie ou en sciences politiques... La notion est devenue un véritable paradigme, selon lequel la différence des sexes est construite par la culture et l'éducation.

À la lumière de ce postulat, des anthropologues s'interrogent sur le pourquoi d'une longue domination masculine au cours de l'histoire et partent à la recherche de modèles alternatifs. Une nouvelle génération d'historien(ne)s questionnent l'absence des femmes dans l'histoire, résultat d'une occultation d'une histoire longtemps faite par des hommes, ou produit d'une domination qui a organisé, durant plus de deux millénaires, un inébranlable partage des rôles. Les sociologues

mettent en lumière le poids des normes sociales et des stéréotypes qu'elles produisent : comment expliquer les différences de traitements et de choix des filles et des garçons dans leurs études ? les inégalités entre hommes et femmes au travail ? le partage des tâches entre pères et mères dans la famille ? Judith Butler, figure de proue de la philosophie du genre aux États-Unis, affirme de son côté que la différence des sexes est le produit d'un discours performatif, et que les identités sexuées ne sont qu'une construction imposée par les sociétés bourgeoises, patriarcales et conformistes.

Les études de genre s'inscrivent dans le puissant courant socio-constructiviste qui fédère les sciences humaines et sociales. Il s'agit dans ces travaux d'expulser les explications d'ordre biologique ou essentialiste qui, durant des siècles, ont justifié par un « état de nature » un ordre social devenu inacceptable dans les sociétés contemporaines. De l'Antiquité aux Lumières, nombre de philosophes attribuaient aux femmes une « nature » dominée par les émotions et une incapacité à mener des raisonnements logiques. La psychologie et la psychanalyse naissante du XIX^e siècle avaient même inventé la notion d'hystérie liée aux organes féminins. C'est donc à un certain sexisme qui a longtemps régné dans la société (et perdure parfois aujourd'hui), infériorisant les femmes et les homosexuels, que s'attaquent les études de genre dont il faut reconnaître la fécondité.

Mais la lutte contre le sexisme est-elle un argument suffisant pour ignorer toute différence physique, physiologique ou psychologique entre les deux sexes ? « Vouloir “dénaturaliser” le sexe, comme l'estiment souhaitable certaines études de genre, revient à vouloir faire dépendre un combat juste de prémisses fausses » affirme le philosophe des sciences Patrick Tort qui ajoute malicieusement : « si le sexe biologique n'existait pas, comment définirait-on le genre ? »¹. De fait, si poser la question de la présence de facteurs biologiques dans les différences hommes/femmes est devenu dans l'opinion majoritaire très politiquement incorrect, on constate pourtant que dans le domaine de la psychologie cognitive et des neurosciences, la communauté scientifique est partagée.

1- P. Tort, *Sexe, race et culture*, Textuel, 2014.

Des neuroscientifiques sexistes ?

Ainsi, le débat ne cesse de rebondir à propos du cerveau et de l'intelligence. La neurobiologiste Catherine Vidal, très présente sur la scène médiatique française, s'emploie à réfuter toute différence entre cerveaux masculins et féminins². Pour elle, toutes les études qui montrent le contraire ne seraient que le reflet d'un « neurosexisme » issu des stéréotypes des scientifiques. Elle balaye les arguments sur la taille du cerveau (qui effectivement ont servi au XIX^e siècle à justifier l'infériorité de l'intelligence féminine) et toute différence cérébrale entre les deux sexes. Si l'on a repéré des différences de capacités cognitives entre les deux sexes (les garçons meilleurs en géométrie dans l'espace, les filles plus douées pour le langage), elles sont dues, toujours selon C. Vidal, à l'éducation et à la capacité du cerveau à se modifier en fonction de ce qui nous est appris (plasticité cérébrale).

Ce n'est pas cependant l'avis de Frank Ramus et Nicolas Gauvrit. Ces deux chercheurs en sciences cognitives réfutent point par point ces affirmations³. Si les différences sont minimales entre les cerveaux féminins et masculins, elles existent toutefois en ce qui concerne la taille et certaines capacités spécifiques. On sait par exemple que femmes et hommes ont en moyenne un quotient intellectuel équivalent (autour de 100 en moyenne), mais avec une plus grande dispersion chez les hommes que chez les femmes. F. Ramus et N. Gauvrit prennent soin de préciser que le fait qu'hommes et femmes soient ou non identiques ne change rien à l'impératif de lutter contre le sexisme et les discriminations entre les sexes. Mais ils soulignent que « la présence de facteurs environnementaux n'exclut pas l'absence de facteurs innés. Il s'agit là d'une forme de raisonnement trompeuse car impliquant une exclusivité entre des facteurs qui agissent en fait de manière complémentaire. »

Le débat est d'ailleurs loin d'être franco-français. Dans la communauté internationale certains neuroscientifiques insistent sur les spécificités génétiques et hormonales de chaque sexe ; d'autres, proches du courant du genre, les réfutent en bloc ; les troisièmes s'attachent à faire la part des choses entre déterminisme génétique et environnement.

2- C. Vidal, D. Benoit Browwaes, *Cerveau, sexe et pouvoir*, Belin, 2005.

3- N. Gauvrit et F. Ramus, « La méthode Vidal », in *Science et pseudo-sciences*, n° 309, juillet 2014.

En définitive, le sexe reste un sujet tabou lorsqu'il s'agit de décrypter les différences hommes/femmes, de comprendre l'orientation sexuelle ou les identités de genre, remarque Frank Ramus. Les recherches sont considérées avec suspicion par ceux qui ne les approuvent pas. « Les implications morales ou politiques supposées d'un résultat scientifique ne sont en général pas contenues dans le résultat lui-même : elles sont le fruit des idéologies au prisme desquelles les gens interprètent les résultats. »

L'évolution de l'évolution

Un autre domaine inscrit au registre des hérésies scientifiques, surtout en France, est celui de la psychologie évolutionniste. Cette discipline, très dynamique aux États-Unis, entend expliquer les comportements par la théorie de l'évolution, issue des travaux de Darwin. Le discrédit de ce courant puise son origine dans la publication d'un ouvrage de Edward O. Wilson, *Sociobiology*, paru en 1975. Wilson entendait alors expliquer comportements animaux aussi bien qu'humains par la sélection naturelle et l'hérédité des conduites. Les caractéristiques des hommes et des femmes seraient le fruit d'une longue histoire évolutive. Lui chasseur, elle gardienne du foyer. Lui ayant avantage à multiplier ses partenaires pour s'assurer une large descendance, elle vouée à l'élevage de la progéniture...

Beaucoup y virent – bien légitimement – une dangereuse machine réactionnaire, prompte à justifier les stéréotypes et à contrevenir à la marche de l'égalité entre les deux sexes, voire à justifier des discriminations et les violences sexuelles. C'est ainsi que pour les adeptes du genre, les théories évolutionnistes ont été marquées du sceau de l'infamie. « La psychologie évolutionniste est devenue une pseudoscience conservatrice et misogyne incitant les gens à penser que tout est génétiquement déterminé, que le viol est naturel et que les hommes devraient traîner les femmes derrière eux en les tenant par les cheveux », note avec humour la chercheuse américaine Leslie L. Heywood⁴.

Mais, comme l'explique Peggy Sastre, philosophe des sciences, cette perspective a gagné en complexité ces dernières années. La psychologie

4- Citée par P. Sastre, « féminisme et darwinisme », in *Science et pseudo-sciences*, n° 309, juillet 2014.

évolutionniste a rompu avec le déterminisme génétique de ses débuts. En matière d'instinct maternel par exemple, les nombreux travaux de Sarah Blaffer Hrdy, anthropologue et biologiste de ce courant, ont montré la diversité des mécanismes qui attachent une mère à ses petits. Si la psychologie évolutionniste soutient l'existence de puissants motifs biologiques pour attester d'un instinct maternel, cette chercheuse décrit le cas des nombreux infanticides pratiqués dans certaines sociétés animales et humaines, ainsi que la pratique des abandons d'enfants, pour montrer que l'instinct maternel, chez les humains, est aussi une affaire de culture. Et l'on pourrait citer de nombreuses stratégies féminines contrevenant à l'image de la femme passive et soumise à la domination mâle. Un ouvrage récent⁵ fait le point sur cette « évolution de l'évolution », montrant que « le darwinisme et le féminisme ne sont pas deux entités aussi contradictoires et hermétiques l'une à l'autre ».

Quarante ans après la parution de *Sociobiology*, E.O. Wilson remet lui-même en cause sa théorie initiale. « Je pense maintenant que je me suis trompé », écrit-il aujourd'hui⁶. Tout en restant darwinien, il réconcilie dans son dernier ouvrage l'approche génétique et l'approche culturelle. La sélection à niveaux multiples conduit à une « co-évolution gène-culture » où se combinent facteurs biologiques et culturels dans l'émergence des comportements sociaux : « La nature humaine n'est pas guidée par les gènes, écrit O.E. Wilson, mais par une cascade de facteurs épigénétiques. »

Nature versus culture : fin de polémique ?

Depuis une vingtaine d'années en effet, les avancées en matière de décryptage du génome et de séquençage de l'ADN ont amené les biologistes à souligner le rôle de mécanismes épigénétiques. L'épigénétique étudie comment l'environnement et l'histoire individuelle influent sur l'expression des gènes. Ces modifications, tout en restant réversibles, sont transmissibles à la descendance. Ainsi un même gène s'exprimera différemment selon qu'il est transmis par le père ou par la mère.

5- J. R. Garcia, R. Sokol Chang, *Evolution's Empress, Darwinian perspectives on the nature of Women*, Oxford University Press, 2013.

6- E. O. Wilson, *La Conquête sociale de la terre*, Flammarion, 2013.

Autrement dit, la culture et l'éducation jouent un rôle dans l'expression de la « nature » de chacun. Tout comme l'inverse : les gènes et la production d'hormones à la naissance et à l'adolescence influent sur les comportements sexués. Facteurs biologiques et facteurs sociaux s'affectent l'un l'autre. Les différences liées au sexe et celles liées au genre sont le résultat de l'intrication de forces biologiques et environnementales.

De tels résultats, mis au jour récemment, vont-ils permettre de mettre fin à la guerre entre tenants du tout acquis et tenants du tout inné? Ils amènent en tout cas à une relecture plus fine de la théorie de l'évolution. Grand spécialiste de Darwin, Patrick Tort signale que le grand naturaliste avait déjà évoqué – dans une ère prémendélienne où les recherches sur la génétique n'existaient pas encore – un « effet réversif de l'évolution », c'est-à-dire le rôle des « actions culturelles » dans le devenir des êtres humains. Pour P. Tort, les combats des femmes pour l'égalité en sont un exemple des plus démonstratifs.

L'intégration des modèles de co-évolution gène-culture rompt dès lors avec le déterminisme génétique tout autant que culturel. On peut en conclure que la construction des sexes ne répond pas à un destin figé. Elle est même riche en variations et en possibilités dans ces expressions physiques, sociales, psychologiques. De surcroît, elle invite à prendre en compte l'immense diversité des identités sexuelles. L'exemple de la transsexualité, phénomène longtemps occulté dans le monde social et scientifique, qui éclate aujourd'hui au grand jour, atteste de cette complexité des identités.

Ce livre, *Masculin-Féminin-Pluriel*, propose aux lecteurs un éclairage sur les différentes thèses, biologiques ou constructivistes, et sur les débats qui les opposent encore aujourd'hui. La parole est donnée aux spécialistes de toutes disciplines. Bien entendu, ces questions théoriques ne vont pas sans résonner avec les changements observés dans le monde social. C'est pourquoi une large part du livre est consacrée aux combats pour l'égalité, à ses résistances, et à la spectaculaire transformation des rôles et des statuts de chacun des sexes, qui, en ce début de XXI^e siècle, s'opère sous notre regard.

Martine Fournier

QUESTIONS SUR LE SEXE, LE GENRE, ET CEUX QUI LES ÉTUDIENT

Chez un individu, les sexes chromosomique, anatomique, hormonal ne coïncident pas toujours. Et ne convergent pas non plus avec le genre, qui peut aussi prendre plusieurs visages. D'où une confusion des genres qui alimente les études sur le sujet.

Qu'est-ce que le sexe?

Mâle ou femelle? Fille ou garçon? *A priori* les choses sont simples: tout commence par une différence biologique constatée dès la naissance en regardant entre les jambes. Mais les biologistes, aidés de quelques bizarreries de la nature, ont été amenés à distinguer au moins trois composantes du sexe biologique.

- *Le sexe chromosomique* (XX pour les filles; XY chez les garçons). Il résulte d'une toute petite distinction sur la 23^e paire de chromosomes du génome humain. C'est un gène présent sur ce chromosome qui, en s'activant, déclenche une cascade d'actions aboutissant à la formation des autres définitions du sexe, hormonale et anatomique. Mais il arrive parfois que sexe chromosomique et sexe anatomique ne coïncident pas! Un phénomène génétique rarissime, la translocation (un fragment de l'un des chromosomes X ou Y vient se loger sur l'autre chromosome), conduit à la formation d'un sexe masculin (des testicules, un pénis) sur le corps d'un individu (XX) donc une fille génétiquement, ou inversement.

- *Le sexe anatomique*. Il désigne l'appareil reproducteur (vagin et ovaires pour les filles, pénis et testicules pour les garçons).

Ces organes différenciés apparaissent au stade embryonnaire (à partir de la huitième semaine), sous l'action d'une première grande poussée hormonale. Il arrive à ce stade que les deux appareils sexuels (mâle et femelle) se développent en même temps, aboutissant à deux sexes plus ou moins développés: c'est le cas pour les intersexes (appelé naguère « hermaphrodites »). Cette ambiguïté a conduit les médecins à pratiquer des opérations chirurgicales accompagnées de traitements hormonaux, afin d'assigner un sexe « normal » à ces individus. Aujourd'hui, les revendications des associations intersexes sont de laisser à l'individu le libre choix de modifier son sexe (par une intervention chirurgicale) et/ou son genre (par un changement d'état civil).

Une seconde grande poussée survient à l'adolescence: elle est responsable de l'apparition des caractères sexuels secondaires qui façonnent, en quelques années, une nouvelle anatomie: pilosité et

mue vocale pour les garçons; poussée des seins et élargissement des hanches pour les filles.

- *Le sexe hormonal.* Les hormones sexuelles (principalement la testostérone pour les mâles, et la progestérone pour les femelles) ont un impact important sur l'anatomie (apparition des caractères sexuels primaire et secondaire) et le comportement (poussée de la libido) même si l'impact de la sexualisation du cerveau par la testostérone et la progestérone est débattu chez l'être humain. L'hyperplasie surrénale congénitale (CAH) est un trouble de la production hormonale lié à une surproduction d'androgènes (hormones masculines) chez une fille. Cela se traduit parfois par une virilisation à la naissance: le clitoris ressemble à un micropénis. Les effets sur l'orientation sexuelle ultérieure sont débattus au sein de la communauté scientifique: certains estiment que les filles touchées par ce trouble sont plus fréquemment lesbiennes, d'autres le nient. En règle générale, l'effet des hormones sur le comportement, bien documenté chez les rats et d'autres espèces animales, suscite toujours, à propos des humains, de furieuses discussions.

Qu'est-ce que le genre?

Le sexe renvoie à la biologie (mâle et femelle), alors que le genre désigne les rôles, statuts, droits, identités associés à un sexe. Mais là encore, il y a genre et genre...

- *Le genre social (gender).* Toutes les sociétés ont jusqu'ici attribué des rôles, statuts, droits et représentations différenciés aux hommes et aux femmes¹. Par exemple, dans les sociétés occidentales, les hommes ne s'habillent pas en robe (sauf les prêtres et les avocats dans certaines circonstances). Dans la plupart des sociétés guerrières (à Rome, au Moyen Âge), le modèle masculin est celui du « mâle viril », où doivent prédominer la force physique et le courage. Mais le modèle masculin s'est féminisé chez les aristocrates de la société de cour, au XVIII^e siècle, où les hommes se poudraient, portaient bas et perruques. De même, les héros romantiques du XIX^e siècle (qui épanchent leurs sentiments) et les rock stars des années 1970 (les Bee Gees, David Bowie, Queen) n'ont rien de très viril².

Le modèle féminin ne s'est pas toujours et partout identifié à celui de la bonne fille, bonne épouse, bonne mère. Ainsi, les femmes chinoises ont vu se succéder au XX^e siècle deux modèles très différents. Le premier modèle, confucéen, de la femme soumise (symbolisé par la

1- F. Héritier, *Masculin/Féminin*, Odile Jacob, 1996.

2- A. Corbin, J.-J. Courtine et G. Vigarello (dir.), *Histoire de la virilité*, 3 vol., Seuil, 2011.

Chinoise aux pieds bandés) fut remplacé à partir de 1950 par un féminisme d'État : égalité des droits, accès des femmes à l'école, à l'usine, à l'armée (dès 1955, une femme est chef d'état-major des armées en Chine), port d'un vêtement uniforme civil (ressemblant à un pyjama) pour les hommes et les femmes. Ce genre comme « rôle social » doit cependant être distingué de deux autres dimensions.

- *L'identité de genre*. Le psychanalyste Robert Stoller a introduit la notion de genre en référence au cas des transsexuels dont l'identité psychologique intime (se sentir un garçon ou une fille) est en conflit avec le sexe anatomique. Mais comme l'identité psychologique ne coïncide pas non plus avec les normes sociales (certains intersexes et transsexuels ne se sentent pas non plus en conformité) avec l'identité qu'on leur a assignée à la naissance, le psychologue John Money a été amené à distinguer une « identité de genre » (*gender identity*) d'une identité intime.

- L'orientation sexuelle (être hétérosexuel, homosexuel ou bisexuel) est une autre facette du genre, irréductible au sexe ou à l'identité.

Que sont les « études de genre » ?

Les études de genre représentent aujourd'hui un domaine académique bien installé dans les sciences humaines. Elles se sont établies dans le sillage du mouvement féministe auquel elles sont organiquement liées. En ce sens, elles ont une double nature, à la fois scientifique et militante, parfaitement assumée³.

Tout part d'une date fondatrice : 1949. Cette année-là, Simone de Beauvoir publie *Le Deuxième Sexe* et Margaret Mead, *L'Un et l'Autre Sexe*. Tous deux font grand bruit dans leur pays. Tous deux contestent la vision d'un « éternel féminin » qui serait dérivé du sexe biologique. L'idée d'un « genre » distinct du sexe est déjà là, même si le mot n'est encore employé par aucune des deux auteures.

La notion de « genre » va alors être reprise par le mouvement féministe des années 1970 dans un sens très précis : une optique critique, centrée sur la dénonciation du pouvoir masculin. À l'époque, cependant, les intellectuelles féministes sont divisées en plusieurs courants⁴. Toutes combattent pour l'émancipation des femmes mais certaines acceptent l'idée qu'il existe néanmoins des différences psychologiques entre hommes et femmes. C'est le cas des féministes françaises dites « différentialistes », souvent nourries de psychanalyse, comme Luce Irigaray, Antoinette Fouque ou Julia Kristeva. En revanche, les

3- L. Bereni, « La notion de genre », *Cahiers français*, n° 366, janvier 2012.

4- Voir A. Jacquemard, « Les pensées féministes contemporaines », *Cahiers français*, n° 380, mai-juin 2014.

féministes universalistes ne voient dans les différences qu'un effet de la domination masculine. Ainsi la sociologue britannique Ann Oakley propose-t-elle, dans *Sex, Gender and Society* (1972), de repenser les notions de genre en terme de domination homme/femme. En France, Christine Delphy, sociologue et animatrice du MLF, développe une approche critique du patriarcat dans un livre qui fait date, *L'Ennemi principal. Économie politique du patriarcat* (1977). La lutte des sexes y est pensée par analogie avec la lutte des classes.

Les années 1990 vont marquer un tournant. Les études féministes (*women studies*) commencent à fusionner avec les *gay* et *lesbian studies* qui se développent aux États-Unis. C'est l'époque où apparaît la théorie *queer*, dont la figure de proue est Judith Butler. La théorie *queer* se démarque des études féministes traditionnelles en remettant en cause la bipolarisation homme-femme, vue comme une imposition arbitraire qui découpe les réalités humaines en catégories opposées. Le *queer* (bizarre) s'intéresse aux gays, lesbiennes, transsexuels, intersexes, etc.

Au seuil des années 2000, les *gender studies* (études de genre) se sont imposées dans de nombreux départements universitaires aux États-Unis⁵. On y étudie notamment les pratiques sexuelles, la socialisation des garçons et des filles, les influences et stéréotypes (en famille, à l'école, dans le sport ou l'industrie culturelle), le travail et la vie domestique, la place des femmes au travail, au foyer, dans la vie politique, dans les sciences, dans la ville⁶... Peu à peu, les études de genre se sont étendues à des domaines de plus en plus large comme la philosophie des sciences et la critique de la biologie. Il ne s'agit plus simplement d'étudier le genre mais également le corps et même le sexe biologique comme produit d'une « construction sociale » héritée d'une biologie sexiste (Anne Fausto-Sterling).

Les études de genre se sont implantées un peu plus tard en Europe. Il existe des variations à la fois nationales, disciplinaires et théoriques qui ne permettent pas de parler d'une « théorie du genre » unifiée. L'approche de C. Delphy et la tradition de critique sociale matérialiste, qui met en avant la lutte des sexes, sont bien différentes de l'approche *queer*. Cela dit, toutes les études de genre s'accordent tout de même sur un paradigme commun organisé autour de quatre points clés : le genre est une « construction sociale » ; il est un processus relationnel (qui s'inscrit dans une opposition binaire homme/femme) ; les rapports hommes/femmes sont marqués par des rapports de domination ;

5- P. Schwartz, « Women's studies, gender studies. Le contexte américain », *Vingtième Siècle*, n° 75, 2002/3.

6- L. Bereni *et al.*, *Introduction aux études sur le genre*, 2^e éd., De Boeck, 2012.

la domination masculine est imbriquée dans d'autres relations de pouvoir (économiques, sociales, ethniques, etc.).

Que dit la psychologie des différences des sexes?

Globalement, les études de genre se sont nettement démarquées des approches psychologiques.

- *Les psychanalystes* comme Helen Deutch ou Karen Horney, installées aux États-Unis, se sont opposées dès les années 1940 aux théories freudiennes sur la personnalité féminine, jugées sexistes. Leur propre théorie de la personnalité féminine – non réduite à un être privé d'attributs masculins – a eu un fort écho dans les milieux féministes. À partir des années 1970, les positions « différentialistes » sont défendues par des intellectuelles féministes françaises comme L. Irigaray ou J. Kristeva ou américaines comme Nancy Chodorow.

- *La psychologie différentielle* met en lumière des différences d'aptitudes entre garçons et filles, notamment à propos du langage et de l'orientation spatiale⁷. Ainsi, récemment, Diane Halpern, l'une des plus compétentes en la matière, a proposé un bilan des aptitudes hommes/femmes, qui montre notamment que dans les sociétés plus égalitaires, les filles sont aussi bonnes que les garçons en mathématiques, bien meilleures en lecture, mais plus faibles dans les tâches visuo-spatiales, sans que ces différences ne puissent être expliquées par des différences éducatives⁸.

- *La psychologie évolutionniste*. Aujourd'hui tout un courant de « différentialistes » se recrute désormais du côté de la psychologie évolutionniste qui considère que l'évolution a doté les femmes et les hommes d'aptitudes différentes mais qui ne signifient en rien la supériorité de l'un sur l'autre. Ainsi pour Susan Pinker, les femmes représentent aujourd'hui le « sexe fort »⁹.

- *Les neurobiologistes* sont entrés en scène à partir des années 1990. Loin de se rallier à une thèse déterministe, ils nourrissent en leur sein aussi leur propre « bataille du genre ».

Jean-François Dortier

7- D. Kimura, *Cerveau d'homme, cerveau de femme?*, Odile Jacob, 2001.

8- D. Halpern, *Sex Differences in Cognitive Abilities*, 4^e éd. Psychology Press, 2012.

9- S. Pinker, *Le sexe fort n'est pas celui qu'on croit. Un nouveau regard sur la différence hommes/femmes*, Les Arènes, 2009.

Nos **cinq** sexes

Le cas **David Reimer**

Controverse sur **la biologie du genre**

La dualité des sexes
à l'épreuve
de la science

Les neurones
ont-ils un sexe ?

LA PART DES GÈNES

Le camion et la poupée

The Sexual Paradox.
Rencontre avec Susan Pinker

Une sociabilité féminine...
dès la naissance

Meilleures à l'école, moins bonnes aux concours

L'invention des **trans'**

Des Indiens du **troisième sexe**

Nos cinq sexes

Je ne suis ni transsexuel ni hermaphrodite ni androgyne. Et pourtant j'ai cinq sexes! Vous aussi d'ailleurs. Nous avons tous cinq sexes. Nous possédons un sexe génétique (XX ou XY), un sexe anatomique (pénis ou vagin), un sexe hormonal (testostérone ou progestérone), un sexe social ou « genre » (homme ou femme) et un sexe psychologique (masculin ou féminin). Comme, en général, ces sexes coïncident et se superposent, nous ne nous rendons pas compte de cette diversité, nous avons l'impression de n'en avoir qu'un seul.

Mais quand on examine comment se construit l'identité sexuelle par étapes successives et que se produisent au passage certaines anomalies ou étrangetés, on découvre alors que la construction des sexes n'est pas un destin aussi figé qu'on le croit. La détermination sexuelle est même riche de possibilités et de variations dans ses expressions physiques, sociales et psychologiques.

Le sexe génétique

Notre premier sexe est génétique. Chaque individu possède 23 paires de chromosomes, dont une paire de chromosomes sexuels. Chez les filles, cette paire est identique (XX), pour les garçons, l'un des chromosomes diffère: le chromosome Y. Cette première distinction entre filles (XX) et garçons (XY) se produit dès la première seconde de vie.

En règle générale, ce sexe génétique commande le sexe anatomique (pénis ou vagin). Mais il peut parfois se produire un phénomène génétique rare: la translocation. Lors de la division cellulaire, un fragment de l'un des chromosomes X ou Y vient se loger sur l'autre. Cela conduit à la formation d'un sexe masculin (testicules et pénis) sur le corps d'un individu génétiquement féminin (ou inversement). Les conséquences sont paradoxalement invisibles: c'est au hasard d'une analyse génétique que l'on découvre que ce jeune homme est génétiquement une fille ou que cette belle jeune fille est génétiquement un garçon! Sexe génétique et sexe anatomique ne coïncident donc pas toujours...

Dans d'autres cas rares, un seul chromosome sexuel X est présent au lieu de deux (XX ou XY) : c'est le syndrome de Turner. Les filles qui en sont atteintes sont de très petite taille et stériles. Dans certains cas, un chromosome sexuel supplémentaire vient se surajouter donnant lieu à une formule XXY appelée syndrome de Klinefelter : cela donne des hommes stériles, grands et longilignes. Dans le cas XYY, appelé syndrome 47, il n'y a pas d'incidence apparente sur la morphologie, ni même sur la fertilité : les syndromes 47 peuvent même rester toute leur vie dans l'ignorance.

Durant les premières semaines de la vie embryonnaire, garçons et filles ne se distinguent pas anatomiquement. Puis, à partir de la cinquième semaine, les cellules sexuelles (ou gonades) vont se différencier en testicules et pénis pour les garçons, en ovaires et vagin pour les filles. Mais des anomalies surviennent parfois à ce stade. Il arrive que le vagin et le pénis se développent en même temps ; on parle alors d'« hermaphrodisme ». Les hermaphrodites – terme que l'on tend à remplacer par celui d'« intersexe » – possèdent donc deux sexes différents. Dans l'hermaphrodisme « vrai », les deux sexes féminin et masculin sont pleinement développés.

Le sexe anatomique

Le plus souvent, on se trouve devant une situation ambiguë où aucun des deux organes n'est pleinement affirmé. Cela pose un redoutable problème pour les parents et les médecins car ils doivent prendre une décision grave. Depuis les années 1950, on a procédé à des opérations chirurgicales visant à supprimer le sexe le moins développé, puis on a administré un traitement hormonal à l'enfant. Mais cette intervention précoce pouvait avoir de graves conséquences lorsque, arrivé à l'adolescence, l'individu ne se reconnaissait pas dans le sexe qui lui avait été assigné. Depuis les années 1990, les associations d'intersexes se sont mobilisées pour s'opposer aux interventions précoces et imposées, qui sont assimilées à des formes de maltraitance tant que la personne n'a pas choisi elle-même une éventuelle intervention. Certains intersexes n'envisagent d'ailleurs pas de changer leur état et revendiquent une identité « intersexuée » spécifique, distincte de la bipartition homme/femme.